

## 5<sup>e</sup> dimanche de carême (A)

— 22 mars 2026 — Saint-Eustache (18h30) —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (11:40)

Ez 37, 12-14 / Ps 129 (130) / Rm 8, 8-11 / Jn 11, 1-45

---

Frères et sœurs, nous sommes toujours sur le chemin qui nous conduit à Pâques, et c'est bien d'un chemin qu'il s'agit, avec des étapes, une mise en route avec le départ au désert, une station sur la montagne lumineuse du Thabor pour être préparés à affronter une autre montagne, celle-là de ténèbres, de silence. Une montagne lumineuse qui en met plein les yeux, qui doit nous préparer à une montagne de ténèbres qui nous laisse dans la stupeur, lorsque celui dont on attendait tout s'éteint, *a priori* sans espoir de retour.

Et après ces moments, ces deux premiers moments, trois rencontres. Et ce sont bien des rencontres. Une première, où Jésus, dialoguant avec la Samaritaine, dans un dialogue tout à fait inattendu et improbable : un homme, juif, dialoguant avec une femme, samaritaine. Dans ce dialogue, Jésus fait passer la Samaritaine du plan assez trivial des corvées du quotidien, la corvée d'eau à la pire heure du jour, à des considérations sur l'adoration, l'adoration en esprit et en vérité.

Ce qu'il fait avec la Samaritaine, c'est lui révéler la profondeur, à tout le moins possible, en tout cas en attente, de notre désir. Elle venait puiser de l'eau, de la banale eau — encore que même la banale eau est si précieuse pour les tâches ménagères ménagères et pour apaiser la soif — et Jésus lui parle d'une tout autre soif, d'une tout autre dimension qui est « plus intime à elle-même que le plus intime d'elle-même », comme aurait pu dire Augustin, et qui pourrait jaillir en elle, comme « une source d'eau jaillissant en vie éternelle ».

Et le carême nous a été donné pour éprouver notre désir, peut-être pour le désensabler s'il nous est arrivé de nous laisser avoir par des besoins trop immédiats, des désirs trop courts, trop anarchiques que sais-je... ?

Deuxième rencontre avec l'aveugle-né. Là encore, un dialogue tout à fait étonnant avec cet homme qui n'a jamais rien vu des choses de ce monde, qui va finalement les voir, mais qui surtout, surtout, de voyant va surtout devenir clair-voyant devant la personne de Jésus. Comme la Samaritaine, l'aveugle-né va reconnaître en celui qui lui fait du bien, en celui qui est pour lui bénédiction, il va reconnaître en lui, celui qui porte l'onction, celui qui est son sauveur, celui qui peut être vraiment son maître.

Retrouver le désir profond du cœur, retrouver le chemin de l'adoration, c'est beaucoup. Retrouver la vue et retrouver la clairvoyance du cœur, c'est tellement beau !

Et ce soir, avec le relèvement de Lazare — et je parle bien d'un « relèvement », car ce n'est pas tout à fait de la résurrection que nous célébrerons bientôt qu'il est question, Lazare n'entre pas d'entrée de jeu dans la création nouvelle, la vie nouvelle que nous apportera le Ressuscité, il revient à sa vie d'avant. Mais en rencontrant ce soir Marthe, Marie, Lazare et la mort, sans doute que le Seigneur nous entraîne devant un moment peut-être plus décisif. Pourquoi ? Parce que nous sommes mis en présence de tout ce qui semble nier ce que nous sommes, ce pour quoi nous vivons, ce moment de la mort, de l'extinction, du passage du 1 au 0, sans trop qu'on sache où est-ce que tout cela va au delà de la mort. C'est la grande épreuve. Lorsque nous la vivons à l'égard de nos proches, de nos amis, des gens que nous aimons, nous savons la morsure que c'est que de perdre quelqu'un de proche, quelqu'un que l'on aime. Lorsque, de plus loin, on contemple les massacres du monde, il y a aussi une morsure. Pourquoi tant de morts ? Pourquoi la mort des enfants ? Pourquoi la mort de soldats qui n'ont rien demandé à personne et qui sont des marionnettes dans les mains des puissants ? La mort semble à tout coup, comme une défaite, une défaite invincible, souvent une injustice absolument inacceptable.

Ici, vous l'avez remarqué, et ça vaut la peine d'être noté, les deux sœurs de Lazare disent à Jésus — et c'est de quelque manière un reproche quand même - : « Si tu avais été là, ça ne serait pas arrivé ! Si tu avais été là, Lazare serait encore avec nous. »

Et nous retenons le dialogue qu'il a avec Marthe. Marthe qui a confiance en Jésus incontestablement. Marthe qui est prête à entendre beaucoup de choses de la part de Jésus. Jésus qui, comme une consolation, lui dit : « Ton frère ressuscitera ». Et Marthe qui répond : « Oui, je sais bien, il ressuscitera, mais... il ressuscitera aux calendes grecques, quand tout le monde ressuscitera ! » Espoir porté dans un lointain assez vague. Et voilà que Jésus, justement, au lieu d'une promesse vague de consolation, se pose devant Marthe : « *Je suis* la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra. Et celui qui croit en moi, vivra à jamais crois-tu cela ? », « Je le crois, Seigneur. »

Marthe, Marie, des proches de Jésus comme Lazare, que Jésus, nous dit-on aimait — on nous le dit deux fois —, Marthe, Marie, des gens qui ne peuvent se fier qu'à celui qu'elles ont sous les yeux et qui va, pour elles, pour tous les autres qui sont là, poser ce geste prophétique de son propre relèvement. Il va demander où on a mis Lazare, il va demander à ce qu'on roule la pierre. Et Lazare est mort. Il est bel et bien mort. « Il sent déjà », dit Marthe. Puis, une parole de Jésus. On nous dit que Jésus dit d'une voix forte — il faut bien une voix forte, qui porte, pour rappeler quelqu'un du royaume des morts : « Lazare, viens dehors ! » Une parole qui réveille, une parole qui relève, surtout une parole qui produit son effet. Lazare est arraché à son tombeau, il est rendu à une liberté de mouvement.

Les paroles du Seigneur qui concluent cette page d'évangile sont extraordinairement simples : « Déliez-le et laissez-le aller. » Il est affranchi des liens de la mort. Il peut retrouver le chemin de la vie. Jésus après s'être posé comme le maître de notre désir, Jésus après s'être posé comme lumière possible dans nos vies, se pose très radicalement en maître de la vie.

Et vous savez que nous ne célébrons jamais les mystères de notre foi, suspendus dans l'air, *in abstracto*, avec de belles images. Non, nous célébrons dans le monde tel qu'il est, et notre impression le plus souvent c'est bien que la mort, la mort injuste, l'injustice mortelle, ont si souvent le dernier mot ! Et le Seigneur nous dit que non ! Dans ces logiques-là, apparemment invincibles, apparemment de non-vie, nous pouvons instiller quelque chose d'autre. Une logique qui croit profondément en la vie, une logique qui voudra faire pièce à l'injustice. Une justice qui ne composera jamais avec le péché et l'injustice, parce que si on compose avec le péché et l'injustice, nous le savons, le salaire du péché, c'est la mort. Tandis que si on refuse cela, alors à l'intérieur même de la mort, et pour la vaincre, nous pouvons instiller une foi, une foi dans la vie, une foi dans le maître de la vie.

Nous aurons ce même sentiment pénible le Vendredi saint, nous aurons l'impression que tout est fini. Nous serons comme les disciples d'Emmaüs, défaits : « Nous espérions, nous, qu'il serait le libérateur d'Israël, mais voilà, ça fait trois jours déjà qu'il n'est plus... »... Il fait désormais partie de nos chers disparus, de nos chers regrettés. Jésus dira : « Hommes de peu de foi, comme vous êtes lents, pourquoi ne pas vous fier à la seule chose fiable, l'amitié du Christ, l'amitié de celui qui donne sa vie pour vous, l'amitié de celui qui donne sa vie “pour que vous ayez la vie et que vous l'ayez en abondance” ».

Frères et sœurs, nous sommes comme Marthe, comme Marie, nous sommes aussi comme Lazare. Nous sommes devant la mort, mortels que nous sommes, mortels que sont ceux et celles que nous aimons, mortels que sont ceux et celles que l'on se plaît à massacrer quotidiennement, mortelle qu'est la création dans laquelle nous vivons.

Mais nous portons par-devers nous une promesse. Et c'est celle du Seigneur Jésus, une promesse qui préoccupe tellement l'apôtre évangéliste Jean. Au début de son évangile, il dit : « *La vie* était la

lumière des hommes », cet élan de vie qui peut irriguer toute chose. Et à la fin de son évangile, il dira encore : « Je vous ai raconté tout cela pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom. »

Devant la mort, les chrétiens ne crânent pas plus que les autres, ce serait une imprudence et sans doute un péché. Mais ils sont habités par cette proposition que le Seigneur leur fait, nous fait, fait à chacun de nous, comme il l'a fait à Marthe : « Je suis la résurrection et la vie. » Je suis quelqu'un qui non seulement fait une promesse de vie, mais qui donne sa vie pour que vous ayez la vie. Je suis le maître de la vie, « crois-tu cela ? ».

Alors que nous nous apprêtons à entrer, très bientôt, dans la grande et sainte Semaine, offrons au Seigneur notre foi nue, notre foi démunie, notre foi souvent mise à l'épreuve, mais notre foi quand même. Cette foi qui est comme celle de Marthe, comme celle de Marie, comme celle de Lazare. Nous l'offrons au Seigneur avec notre amour comme une réponse à l'amour dont il nous aime le premier.

AMEN